

XYZ. La revue de la nouvelle

Terre de mes aïeux

Flora Balzano



Numéro 24, hiver–novembre 1990

L'étranger / l'étrangère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4133ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Balzano, F. (1990). Terre de mes aïeux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 28–33.

J'ai de la peine parce que je ne serai jamais québécoise. Voilà. On ne devient pas Québécoise. On ne devient rien. Jamais. Que de plus en plus vieux, de plus en plus mou. Ô, mon Dieu, mon Dieu, donnez-nous aujourd'hui notre collagène quotidien. Et puisque Vous en êtes à Vous occuper de nous, pardonnez-nous nos enfances comme Vous pardonnez à ceux qui nous ont enfantés n'importe où. Le masculin étant employé ici sans préjudice mais seulement pour faciliter la compréhension d'un texte déjà assez confus sans en rajouter. Je précise parce qu'il faut faire gaffe. On est surveillé, épié, décortiqué, c'est l'électronique, c'est le progrès, tout se sait, sauf ce dont on risque d'être accusé un jour. Faut faire gaffe. On est analysé, interprété, jugé. Je ne veux pas de problèmes avec certaines féministes.

J'avais une copine convaincue et militante, je l'ai perdue, à cause d'une petite phrase de rien du tout, rien qu'une. J'avais dit, moi c'est drôle, enfin, c'est pas drôle, c'est naturel, mais j'ai surtout envie de faire l'amour quand j'ovule.

— Mange donc *du* marde, elle avait répondu.

Quand je la revois, par hasard, y a plein d'animosité entre nous. D'un côté je m'en fous mais, de l'autre, ça me fait de la peine. Et de la peine, j'en ai déjà assez comme ça, quand je me rends compte que je ne serai jamais québécoise.

Ah, il ne me l'a pas envoyé dire, monsieur le réalisateur, Ton audition, c'était la meilleure, t'as bouleversé tout le monde et le producteur, mais t'as pas été choisie. Tu comprends, l'infirmière qui aurait ton p'tit accent français, ça s'peut pas.

Et moi, Pourquoi?

Et lui, qui se triture le bouc, parce que... comment j'te dirais... faut que l'spectateur soit capable de s'identifier... et dans nos hôpitaux... bouc, bouc, bouc... les p'tites Françaises... comment j'pourrais dire... on n'a pas... c'est ben simple... infirmière... c'est pas une job qu'elles choisissent.

Et moi, Ah.

Et lui, J'peux t'proposer quelque chose d'autre par exemple, le rôle muet d'la mère du p'tit malade.

Et moi, Ça s'rait pas très crédible non plus.

Et lui, Pourquoi?

Et moi, Pour rien.

Parce que les p'tits Français, ils sont pas malades les p'tits Français, ils sont en bonne santé les p'tits Français, pas comme les Québécois.

Pauvre type. Et ça se dit réalisateur. Mais qu'est-ce qu'il réalise? Que dalle. C'est simple, il réalise même pas qu'il me fait de la peine. De la vraie. De celle qui va droit au cœur, profonde comme les trous noirs que creusent sous terre les racines, qui s'étalent puis s'enchevêtrent et finalement s'étouffent.

Pourquoi je serais pas une infirmière québécoise, d'abord? Hein? Pourquoi? Infirmière, d'accord, ça c'est un mensonge mais québécoise? Je suis québécoise. Depuis bientôt vingt-cinq ans que j'vis, que j'gèle, que j'chiale ici, j'chus Québécoise, je l'jure. La preuve, quand je vais en France, Aloreu vous aloreu, vous venez du Québèque vous, hé? Ah, si, si, si, ça s'entang bieng, allez, ça s'entang tout de suiteu ça s'entang.

Ah, puteu borgneu, je le mords ou je le moreu pas? Je le moreu pas. Je suis pas uneu chienneu je suis pas. Je suis née d'un père moitié italien moitié espagnol et d'une mère moitié polonaise moitié corse, en Algérie, pendant la guerre. Je ne suis pas une p'tite Française. Déjà le mot p'tite, ça m'énervé. Je trouve que ça nous minimise, moi et la problématique. J'ai immigré au pays des géants, je le sais bien, pas besoin de tourner et de retourner la toise dans la plaie. Est-ce que je me promène, moi, avec mon mètre à mesurer, « T'es t'un grand Canadien, toé! »? Franchement. Y fait dur. Et son rôle muet, je lui dis où il peut se le foutre son rôle muet ou je lui dis pas? Je lui dis pas. Et d'abord on dit pas muet, on dit non-parlant. Pis on dit pas malade, on dit bénéficiaire, oké? Mal élevé.

C'est un monde quand même, de ne pas réussir à se faire accepter. Au début, bon, on se dit bon, c'est normal, je viens d'arriver. On est tout maladroit, on ne connaît pas les usages, on

multiplie les gaffes, la boule de patates pilées, si ronde, si parfaite, qu'on la garde pour la fin du repas tant on jurerait une boule de crème glacée. À la vanille? Avec le steak? Yark. Savent pas bouffer, des vrais sauvages ces Canadiens. La gueule qu'on s'attrape quand on goûte, j'aime mieux ne pas y repenser. Et encore, quand le mec qui vous plaît bien vous offre une liqueur et qu'on dit non, merci, je ne bois pas. T'es sûre? Il insiste. Oui, sûre. Sûre? Oui, sûre. Certain? Oui, oui, certain, je ne bois pas. Jamais? Non, jamais. Jamais? Non, jamais. T'es sûre?

On est sûr de rien quand on est immigrant. C'est le grand tâtonnement, le grand étonnement, le nombre de pharmacies, de banques, de salons funéraires, qu'il y a dans ce pays, incroyable, le nombre de chaînes de télévision, le nombre de jours gris et froids et moches. On n'est plus sûr de rien. C'est le grand questionnement. On est sûr que d'une chose, va falloir s'adapter, on ne sait pas trop comment, on veut apprendre, vite, vite, on sent qu'il faut se grouiller, on ne comprend pas tout, c'est dur pour l'orgueil, on rougit, on se dandine, on s'entortille, on s'excuse, on a de nouveau six ans, on entre en première année. Tous les immigrants sont des écoliers. Les écoliers c'est l'avenir. Donc, les immigrants c'est l'avenir.

Et voilà, c'est comme ça, syllogistiquement. S'il y en a qui ne sont pas contents, z'ont rien qu'à, je ne sais pas, moi, rien qu'à se reproduire, tiens. Faire des flopées et des flopées de petits pas contents comme eux, qui seront peut-être forcés d'émigrer un jour, qui sait?

De ma France même pas natale, je regarderais à la télé, les yeux pleins de larmes, un reportage sur les camps de réfugiés québécois, ça serait trop affreux, je ne pourrais pas supporter, je me verrais dans l'obligation de les zapper. Mais aux autres canaux, Panama ou Suez, Venise ou Mozambique, ça ne serait pas mieux.

Alors, tout en enfonçant plus profondément encore mon cul dans mon fauteuil et toutes sortes d'aliments sucrés et bourratifs dans ma bouche, je reviendrais à la question fondamentale: pourquoi au juste suis-je abonnée au câble?

Pour l'ouverture sur le monde, comme ils disent, ou, plus poétiquement, la fenêtre? Tu parles, la fenêtre. Pourquoi pas la porte patio, carrément.

Ouverte sur le suicide, oui. Eh bien, non, ça n'est pas pour ça pantoutte. C'est bien plus simple que ça. Sans le câble, ma télé ne fonctionne pas. Sans le câble, l'écran se remplit de friture. Ça pue. Le chantage. Il faut oser le dire. Tu payes ou j'te brouille? Il faut que le monde sache. Cette télé couleur dernier cri marchait parfaitement, au magasin. Une fois dans mon salon, plus rien, que la tempête. Macache l'image, macache le son. Je suis abonnée au câble parce que j'y suis forcée. Voilà la vérité brutale. Voilà ce contre quoi je m'insurge. Je revendique une câblo-sélection libre et gratuite.

Marre de me taire. Marre de n'être qu'un membre, et encore, membre, c'est vite dit, moignon conviendrait mieux. Marre de n'être qu'un moignon de la minorité... de quelle minorité, au fait? Avec ma peau trop blanche, je ne peux sûrement pas me réclamer de la minorité visible. Alors quoi? Invisible? Un moignon de la minorité invisible? Non. Au secours. Il y a des limites à la minimisation. J'ai un accent, aigu, c'est pas grave. Je fais partie de la minorité audible, c'est tout. On va m'entendre, donc. Je tiens absolument à faire partie de quelque chose. Après tout, nous, les handicapés verbaux, ne sommes-nous pas des gens comme, n'avons-nous pas les mêmes besoins que, les autres?

Ah, que n'existe-t-il, à Montréal, un mur haut et épais, piqué de tessons de bouteilles de bière, un mur sale et suintant l'urine, jusqu'au pied duquel chacun pourrait se traîner, pour se lamenter et hurler et maudire la société entière avec son accent respectif et respecté. J'ai cette envie parfois d'être une vieille pleureuse, de m'arracher les cheveux, de m'écorcher les mains sur ce mur. Pourtant, je peux garantir qu'il n'y a pas de juif dans ma famille.

— Pas de juif, pas de juif. Et votre grand-mère maternelle, une dénommée Rebecca Katz, qui a fui la Pologne pendant la guerre, c'était pas juif, ça, peut-être? C'était pas juif, ça? C'était pas juif? Répondez! Bing! C'était pas juif? Bang!

Qu'on laisse ma grand-mère tranquille. Ma petite grand-mère qui me faisait rire. Il lui manquait un orteil à chaque pied. Aïe! Pauvre petite grand-mère éclopée. Elle a immigré au Québec à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Le 15 février. Je me souviens bien de son arrivée. Il faisait à peu près moins vingt degrés au soleil, venteux et dépressif. Mon père l'avait aidée à descendre de voiture.

Par-dessous ses lunettes embuées, elle nous avait examinés, nous, sa famille, qui l'attendions grelottant sur le perron en rang d'oignons. Elle nous avait embrassés un par un. À sa fille, ma mère, qui pleurait et qu'elle avait embrassée en dernier, elle avait dit, Ma chérie, Mon Dieu, comme tu es devenue minable. Puis elle nous avait tourné le dos et, minuscule sous la neige qui floconnait, éblouie par les grands espaces saint-léonardiens, elle s'était écriée: C'est beau l'Afrique!

Ah, comme la neige a neigé. Ah, comme l'Afrique a freaké. Elle est morte deux mois plus tard. Pauvre petite grand-mère sénile. Enfin, maintenant, elle doit bien rigoler. Elle l'a eu finalement le passeport rêvé, le passeport d'apatride. Elle aimait le whisky et la poésie. Ma petite fille, déclamaient-elle en trempant pour moi un énième susucré dans son alcool, ma petite fille, quand on est mort on est foutu, les asticots vous montent dessus. Ce sont des vers, ça rime, ça grouille. La famille ça grouille aussi mais ne ça rime à rien.

Le Québec était son quatrième pays. Elle a essayé de s'intégrer au maximum. C'est se désintégrer qu'elle a su.

Quand je dis son quatrième pays, c'est pour être polie. Parce que si je voulais être méchante, hein, je pourrais dire par exemple que le Québec n'est pas un pays. Hein? Je pourrais. Ça fait mal? Nianianiania. J'ai souvent eu mal aussi, au drapeau.

Bon, tout à l'heure j'avais de la peine, maintenant je suis fâchée, c'est malin. Je vais encore me mettre à baver. Quand je suis fâchée, je bave. Comme un chien enragé. À ce propos, les plus éminents spécialistes se sont perdus en conjectures. On ne les a jamais revus. Wouaf!

Ronge ton frein, qu'elle me disait toujours, ma mère. Elle, elle se rongait les sangs à cause de moi, bien que ce soit tout à fait dégoûtant comme habitude. Adrénaline, tu m'inquiètes, tu sais, qu'elle continuait, regarde dans quel état tu te mets. C'est un état normal, ça? Tu vas te calmer, oui? Mais calme-toi à la fin. Tu te calmes? Adrénaline, je te préviens, tu te calmes ou je te fous une baffe. Attention, je te la fous. Je te la fous. Tu es prévenue, je te la fous. Je te la fous? Tiens, je te l'ai foutue. Pleure pour une bonne raison.

Ah, maman, maman, maman, maman.

N'empêche qu'il y a deux choses qui réussissent à me faire monter les larmes aux yeux instantanément, une claque sur la gueule et la chanson *Un Canadien errant*.

Si je n'étais pas québécoise, qu'est-ce que je m'en foutrais de ce Canadien banni de ses foyers. Il pourrait toujours en parcourir des kilomètres et des kilomètres de pays étrangers, moi je rigolerais, tiens. Peut-être même que j'attendrais qu'il soit assis au bord des flots pour lui lancer une pierre dans le dos.

Peut-être pas. Dans le fond, c'est pas tellement mon genre. Si j'ai pensé ça, c'est que je suis jalouse. Je suis jalouse de ne pas être une vieille souche. C'est pas juste. Mon arbre généalogique, ça n'est pas un érable qui s'écoule dans un petit seau, tranquille, avec des traces de pas sur la neige tout autour, non, ça serait trop beau, trop facile d'en descendre, en ligne directe. Mon arbre généalogique provient du croisement d'un tremble et d'un saule-pleureur. *L'immigrantus errantissimus* qu'on l'appelle, en latin dans le texte. Ça pousse dans les sables mouvants. On ne peut en descendre qu'en ligne brisée. C'est triste. Ça donne des fruits qui se font bouffer quand même. Il n'y a rien de logique là-dedans.

Y en a qui disent, c'est la vie. Mais c'est pas la vie, c'est la guerre. C'est moche. Y en a qui disent, chanceuse, t'es citoyenne du monde. Mais le monde, c'est trop grand le monde, c'est angoissant. Mais nous sommes là, qu'ils ont essayé de me rassurer alors, les gentils intervenants, pour l'accueillir ton angoisse et t'aider dans ton cheminement. Dans cheminement, il y a le mot « mine ». Ça prouve que ça peut sauter n'importe quand. Boum. XYZ



162 p., 16,95 \$

Vient de paraître

André Carpentier

*De ma blessure atteint,
et autres détresses*

XYZ

L'Ère nouvelle